DANS LE VENTRE DE LA BALEINE
TIERS-LIEU CULTUREL

TRACES DE CRISES

N°10 / 31 mai 2020

« A quoi sert (encore) l'art en temps de crise sanitaire ? »

Notes de ma demeure virtuelle

Jérôme Dumont

Factotum et jardinier indépendant

Château d'Avaray – 1 rue de la Place – 41500 Avaray (Loir-et-Cher)

Craquelures
dans le bitume
Que peut-il en sortir

Dans le langage courant, parler de crise revient à parler d'un épisode plutôt bref qui nous ferait sortir de la normalité pour nous amener à basculer vers l'inconnu, un événement qui révélerait une fracture dans notre réalité avant que celle-ci n'en soit durablement affectée ou que tout retrouve sa place.
Pourtant, d'aussi loin que je me souvienne – je suis né en 1974 – nous ne faisons que glisser d'une crise vers l'autre sans que jamais plus rien ne revienne à la normale. Crise du pétrole, crash boursier, crise économique, crise migratoire, crise écologique… & enfin crise sanitaire.
Ce qui me laisse penser que la question de l'intitulé pourrait aussi bien se réduire à ces quatre (ou cinq) mots : À quoi sert (encore) l'art ?

L'art – à mes yeux – est un déplacement du regard. Une ouverture à *plus que soi*, un saisissement né d'une tentative de ramener ce Grand Tout qui nous surpasse à une dimension plus préhensible. Une sorte d'accouchement de la Création après sa métabolisation par l'artiste. À moins que l'art ne relève d'un surplus d'âme, une sublimation procédant d'un cheminement alchi-mystique nous révélant une part cachée du monde.
Seulement, depuis bientôt deux siècles – depuis le dépassement ou l'abandon progressif des tabous, des croyances, de la religion & d'une certaine morale – l'art sous toutes ses formes a été remis en question avant de se voir privé de raison d'être pour finalement se réduire à une *manière d'être*. En d'autres termes, aujourd'hui peu importe l'œuvre, tant qu'elle est portée par un.e artiste original.e. & la création ramenée à une sorte alibi à sa promotion. Déshumanisée, désincarnée, voire carrément hostile au regard, l'œuvre veut nous tenir à distance pour se faire voyante, nous blinder pour nous faire vibrer.

Effervescence
La masse des passants
je perce

Ainsi relégué au statut de marchandise, l'art a tout bonnement perdu sa place au cœur de la cité & dans le cœur des gens. Loin de servir ces derniers ou leurs dirigeants, il s'est codifié avant de s'intellectualiser, s'est robotisé pour se dématérialiser & se transcender.

Avant de poursuivre, laissez-moi vous livrer cette anecdote. Un jour que je soumettais un recueil de proses poétique à un éditeur, j'eus la surprise de l'entendre formuler son refus en arguant que l'on ne peut plus écrire de la sorte après Beckett. Pour éclairer son propos, je dirais que mon écriture devait lui sembler celle d'un enfant naïf qui cherche encore dans les fleurs le reflet du monde en flamme.
Récemment, j'eus l'opportunité d'y repenser en visionnant le documentaire intitulé "l'Eloge du Rien" dans lequel, à la 21ème minute, la voix-off d'Iggy Pop pose cette question ultime « Comment peut-il y avoir de la poésie après des holocaustes ? » ou plutôt « Comment peut-il y avoir des holocaustes après la poésie ? »… Cette opposition résumait

assez ce paradoxe de la nécessaire *horreur de l'art* née d'un impossible *art de l'horreur*. Après les charniers d'Europe… Comment créer encore ? Tout cela est tellement (in)humain...

Personnellement je ne vis pas dans l'ombre de tels holocaustes. Non, sur terre désormais l'holocauste s'impose & il est permanent. Dans son roman "1984", Orwell, qui fût parmi les premiers journalistes à pénétrer dans les camps d'Allemagne en 1945, nous demandait d'*imaginer une botte piétinant un visage... éternellement* pour avoir un avant-goût de l'avenir.
& aujourd'hui l'holocauste de s'étendre si loin que même la libellule & l'abeille en sont les victimes collatérales. Dans ces conditions, nous faut-il un art de réparation ? Un art dépolluant ? Un art antidote, un art dénonciateur ou un innocent-art qui absolve ?

Mais là encore je sens que nous faisons fausse route, que la question tombe à côté quand elle ne tombe pas à plat. Non, si l'on est sincère, si l'on veut aller jusqu'au bout du raisonnement, la question qui vient n'est plus « À quoi sert (encore) l'art ? » mais plutôt « Qui sert (encore) l'art ? »… je dis bien *sert* & non *se sert de*.
Poser cette question ainsi revient à considérer l'art comme une fin, non plus comme un moyen, & ainsi sortir l'art du monde mercantile où il se trouve captif du fait notamment de sa surmédiatisation. Les médias n'étant rien de moins que les agents de propagande qu'utilisent les artistes pour se faire connaître – à moins que ce soit l'inverse.
En demandant « Qui sert (encore) l'art ? » nous nous interrogeons sur place, le rôle de l'artiste – qui somme toute, paraît être secondaire – dans le processus. Nous l'allégeons de son pouvoir tapageur de la gestion de son image, nous l'affranchissons du *tout à l'égo* pour nous centrer sur l'œuvre.

Grillons & cigales
se relayent
pour divertir les pierres

Avec cette question « Qui sert (encore) l'art ? » nous revenons à l'essence, à l'intime. Nous insufflons du sens dans l'acte de créer, car qui se reconnaît artiste est porté par l'art, n'ayant d'autre choix que créer. C'est l'art, par le biais de l'artiste, qui trouvera seul son chemin vers le public & pourra ensuite remplir sa mission d'enchanter & de questionner le monde.
Demeure la problématique des références, de l'accumulation des œuvres qui écrasent tellement les créateurs – il y aura toujours quelqu'un pour leur signifier que « Ça a déjà été fait ! ».
Pour ma part, je suis d'accord avec l'idée que ce qui est nouveau est ce qui a été oublié. Car l'art n'a pas de mémoire, l'art est un élan, un geste, une énergie c'est nous qui décidons – ou non – de l'apprécier mais lui va son chemin… Combien d'œuvres ont attendu une, deux, trois générations qui les boudaient avant d'être portées aux nues par la quatrième ? Combien de manuscrits mangés par les rats ou restés impubliés, de palais saccagés, de bibliothèques incendiées, d'Empires effacés ?

Depuis une petite dizaine d'années, je m'intéresse au haïkaï ou haïku. Avec ses dix-sept syllabes… & encore... ce verset attire l'attention – on a toujours le temps pour un tel poème – dans la même mesure qu'il nous tient raisonnablement à distance... il semble parfois ne rien dire ou si peu. Mais lorsqu'on le laisse agir, qu'on le répète, qu'on s'en

imprègne alors sa force s'empare de nous.
En suivant la démarche des haïjins nous comprenons vite qu'ils/elles cherchent à mettre en mots les scènes fugaces et sans intérêts aperçues dans la nature, sans fards à retranscrire au plus près les petites choses de la vie… s'extrayant la plupart du temps du tableau qui devient une contribution libre à un édifice plus grand qu'eux. C'est le poème du temps-mort, de la respiration, du non-agir. Combien leur démarche diffère de celle de nos poètes romantiques !

À quand un art plus vaste que son créateur ? Un Art-Continent, un Art Religion, un Art Cosmique ?

Pour clore un cul
se soulève inspiré
il lâche un vent !

DANS LE VENTRE DE LA BALEINE
TIERS-LIEU CULTUREL

Le Tiers-lieu culturel « Dans le ventre de la baleine » souhaite renouveler la tradition du salon littéraire tel qu'il avait été pensé au cours du siècle des Lumières. Le 18ème siècle a permis à la société occidentale de sortir de l'obscurantisme grâce à l'art, la science et la philosophie. Marqué par le courant humaniste, les penseurs des Lumières ont habité les salons de manière à partager et à diffuser leurs idées.

C'est dans cette perspective que nous souhaitons soutenir une pensée critique afin de maintenir une conscience vive face aux mutations sociales, politiques et économiques du monde. Ce processus de réflexion participe à favoriser un positionnement raisonné pour maintenir un positionnement citoyen porteur d'un engagement politique.

Saison culturelle 2020 sur le thème « A quoi sert (encore) l'art ? »

La saison culturelle 2020 porte sur la question de la place de l'art et sa fonction dans la société et plus précisément le rôle des artistes face aux politiques néolibérales qui impactent sur les conditions d'existence des individus. L'art participerait alors à résister à la puissance de l'argent qui, dans sa visée utilitariste, transformerait l'individu en un objet manipulable. Cette expression de résistance représenterait un mouvement de contre-culture qui redonnerait du pouvoir au peuple afin de préserver les valeurs de la démocratie.

La crise sanitaire qui frappe notre pays depuis le mois de mars nous a amené à annuler les différents rendez-vous du Tiers-lieu programmé durant le premier semestre 2020. Afin de maintenir une relation avec les différents intervenant-e-s de la Saison 2020 et le contact avec les personnes intéressées par notre démarche culturelle, nous avons proposé la rédaction d'un court texte pour répondre à la question *« A quoi sert (encore) l'art en temps de crise sanitaire ? »*. Cette proposition a également été adressée à des artistes, chercheurs et acteurs culturels proches du Tiers-lieu en vue d'élargir le partage des points de vue.

Christophe Pittet, sociologue clinicien et photographe plasticien